Les travailleurs qui produisent l'iPhone aujourd'hui sont 25 fois plus exploités que les travailleurs du textile en Angleterre au 19e siècle : Trente-neuvième lettre d'information (2019).

Chers amis, chères amies,

Salutations du bureau du **Tricontinental : Institut de recherche sociale**.

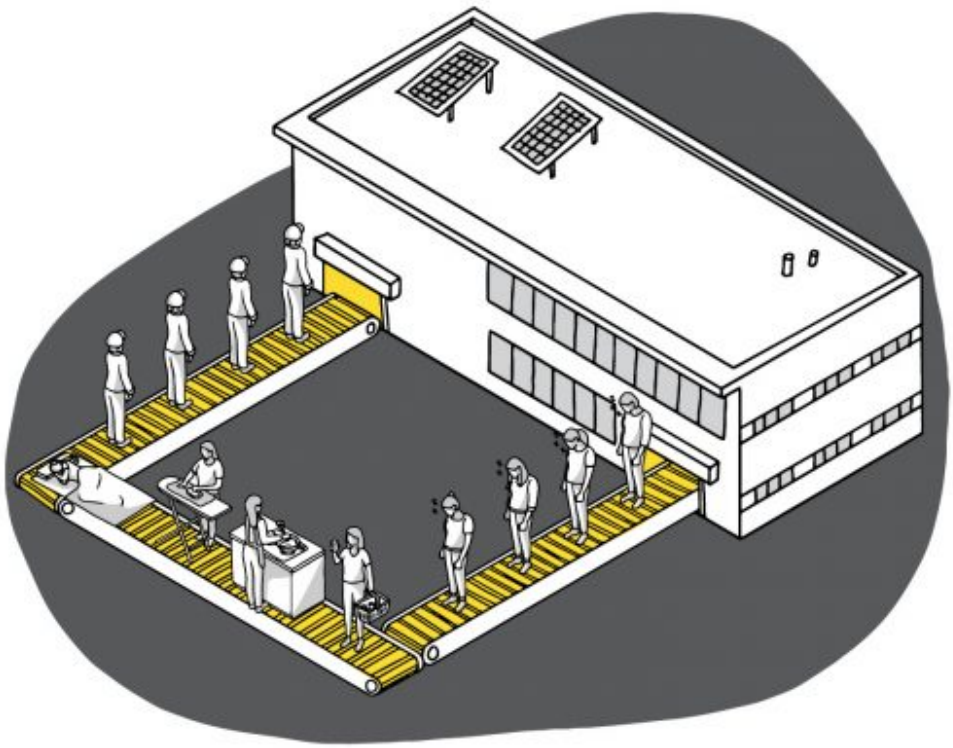
Un **rapport** récent de l'Organisation internationale du travail montre que la population active mondiale totale est actuellement évaluée à 3,5 milliards de travailleurs. Il s'agit de la plus grande taille de la population active mondiale de l'histoire. Il est tout à fait prématuré de parler de la disparition des travailleurs lorsque l'on est confronté au poids de ces données.

La plupart de ces 3,5 milliards de travailleurs, selon l'OIT, « souffrent d'un manque de bien-être matériel, de sécurité économique, d'égalité des chances ou de possibilités de développement humain. Le fait d'avoir un

emploi ne garantit pas toujours un niveau de vie décent. De nombreux travailleurs se voient contraints d'accepter des emplois peu attrayants qui tendent à être informels[travail dit flexible] et se caractérisent par de faibles rémunérations et un accès limité ou nul à la protection sociale et aux droits au travail ». Alors que la moitié de la main-d'œuvre mondiale est composée de salariés, deux milliards de travailleurs (61%) travaillent dans le secteur informel.

Le rapport de l'OIT montre que le nombre de travailleurs pauvres a maintenant diminué, en grande partie grâce à l'impact massif du modèle de développement économique de la République populaire de Chine. Les données sur la pauvreté sont l'objet de polémiques, car il n'est pas certain que les statistiques gouvernementales sur la pauvreté soient publiées honnêtement. Néanmoins, les données montrent que si les revenus des pauvres ont augmenté, ils n'ont pas suffisamment augmenté pour leur permettre de sortir de la pauvreté. Jason Hickel et Huzaifa Zoomkawala ont **montré** qu'il y a eu peu de gains pour la partie la plus pauvre de l'humanité au cours des dernières décennies. Pour les 60 % les plus pauvres de l'humanité, **écrit** Hickel, le revenu annuel moyen d'une personne n'a augmenté que d'environ 1 200 $… en 36 ans. C'est loin d'être un chiffre à célébrer.

Même si les données montrent que ceux qui font partie de la population active mondiale ne sont pas en mesure de trouver un » travail décent « , les taux de productivité sont plus élevés qu'ils ne l'étaient auparavant. Comme l'indique le rapport de l'OIT, » la croissance de la productivité en 2019-2011 devrait atteindre son plus haut niveau depuis 2010, dépassant la moyenne historique de 2,1 pour cent pour la période 1992-2018 « . L'OIT se réfère à la moyenne mondiale, car dans de nombreux pays – y compris les États-Unis – la croissance de la productivité n'a pas augmenté ; c'est la croissance de la productivité dans des pays comme la Chine qui a fait progresser la moyenne mondiale. Mais les avantages de cette croissance de la productivité ne sont pas suffisamment partagés avec les travailleurs en termes d'augmentations de salaires et de traitements proportionnelles à leurs contributions. Les bénéfices vont vers le haut pour les propriétaires du capital, ce qui ne fera qu'accroître la concentration de la richesse. Le travail produit l'excédent massif qui pourrait très bien être utilisé pour améliorer le bien-être général de l'humanité.



Au cours de l'année écoulée, nous – au **Tricontinental : Institut de recherche sociale** – avons essayé de trouver des moyens d'expliquer quelques idées fausses importantes :

1. **Que la population active mondiale a diminué**. Parler d'automatisation et de précarité a conduit à supposer qu'il y a un déclin du travail à l'échelle mondiale. Ce n'est pas le cas. Il y a aujourd'hui plus de gens au travail que jamais auparavant, beaucoup d'entre eux dans l'industrie manufacturière – malgré les » déserts industriels » et le processus de désindustrialisation de l'Occident.
2. **Que la pauvreté a diminué**. S'il y avait moins de gens qui travaillaient, il devrait y avoir moins de gens qui gagnent leur vie et, par conséquent, les taux de pauvreté devraient être plus élevés. Le fait est qu'il y a plus de gens qui travaillent, et pourtant la pauvreté demeure un grave problème. Les gens qui travaillent sont en fait plus productifs en moyenne et produisent plus maintenant qu'auparavant. Ce qui les maintient dans la pauvreté en dépit de leur productivité accrue – en partie grâce à une meilleure technologie – c'est qu'ils ne peuvent pas obtenir une part accrue des gains de productivité et de l'excédent total produit. Mais ce qui maintient également le taux de pauvreté stable, c'est la destruction de l'État providence et d'une série de prestations sociales – allant du logement subventionné aux rations alimentaires – qui ont été enlevées à des millions de personnes.

En fait, il y a plus de personnes qui travaillent et elles ne sont pas en mesure de gagner suffisamment d'argent sur l'excédent total produit pour se hisser suffisamment au-dessus du seuil de pauvreté établi. Pourquoi en est-il ainsi ?

L'arsenal de l'analyse marxiste nous fournit un concept simple – le *taux d'exploitation*. Marx, dans *Capital* (1867), écrit de l'exploitation dans deux registres. D'abord, sur le plan moral, il tonnerre contre l'exploitation des travailleurs, en particulier des enfants. Les terribles conditions de vie et de travail l'enragent, comme toute personne sensible. Deuxièmement, dans le cadre précis de sa science, Marx étudie la façon dont les

propriétaires du capital peuvent embaucher des travailleurs en achetant leur force de travail. Ce sont ces travailleurs qui produisent de la plus-value et dont les gains sont expropriés par les propriétaires du capital en raison de leurs droits de propriété. L'exploitation est donc l'extraction de cette plus-value par les propriétaires du capital des travailleurs qui le produisent. Le taux d'exploitation, écrit Marx, peut être calculé de façon très éclairante si nous utilisons son appareil conceptuel de base.

Apple vient de sortir son iPhone 11. Il y a peu de choses qui le différencie de l'iPhone X, bien que la version la plus chère du nouveau téléphone ait trois caméras. Il est important de souligner qu'Apple ne fabrique pas ces téléphones. Ils sont en grande partie fabriqués par la société taïwanaise Foxconn, qui emploie plus de 1,3 millions de travailleurs rien qu'en Chine. L'iPhone est incroyablement cher, l'essentiel du coût de sa vente ne va pas aux travailleurs ni à Foxconn, mais à Apple. Comme Apple possède la propriété intellectuelle par téléphone, elle octroie des licences de production à des sociétés telles que Foxconn, qui produisent ensuite ces téléphones pour le marché. Apple dévore l'essentiel des bénéfices de ce processus.

Il y a cinq ans, E. Ahmet Tonak a fait une **étude** sur l'iPhone 6, en l'examinant du point de vue de l'analyse de Marx sur le taux d'exploitation. Dans le cadre de l'équipe de **Tricontinental : Institut de recherche sociale**, Ahmet a mis à jour son analyse pour examiner l'iPhone X. Nous en avons profité pour composer le Carnet n°2 , qui explique certains des concepts marxistes fondamentaux et utilise ensuite l'analyse du taux d'exploitation pour examiner plus spécifiquement l'iPhone. Le taux d'exploitation nous permet de démontrer combien le travailleur contribue à l'augmentation de la valeur dans le processus de production. Elle montre que même si le travailleur était mieux rémunéré, par la magie particulière de la mécanisation et de la gestion efficace du processus de production, le taux d'exploitation resterait élevé. Dans le système capitaliste, la liberté du travailleur est impossible.

La conclusion la plus étonnante de l'analyse est que les travailleurs de l'iPhone de notre époque sont vingt-cinq fois plus exploités que les travailleurs du textile de l'Angleterre du XIXe siècle. Le taux d'exploitation du travailleur iPhone est de 2458%. Ce nombre nous dit qu'une partie infinitésimale de la journée de travail est consacrée à la valeur dont les travailleurs ont besoin en tant que salaire (pour leurs besoins essentiels); la majeure partie de la journée de travail est passée par les travailleurs à produire des biens qui augmentent la richesse du capitaliste. Plus le taux d'exploitation est élevé, plus la richesse du capitaliste est accrue par les efforts des travailleurs.

Le cahier n°2 a été conçu avec le plus grand soin par notre équipe (Tings Chak et Ingrid Neves). Nous l'avons produit dans l'espoir qu'il sera largement utilisé pour diverses formes d'éducation – que ce soit dans les écoles politiques, dans le milieu scolaire ou pour des études indépendantes. Le texte est rédigé dans un langage assez simple ; la conception est formulée pour améliorer l'apprentissage. Nous attendons avec impatience votre évaluation de ce travail, car il servira de base à une série d'autres Cahiers sur d'autres concepts clés pour aider à comprendre les contours du capitalisme.

Rosii Tora, Lautoka Andhra Sangam College, Fiji, 2018.

Il y a quelques années, Oxfam a publié une importante **étude** qui montrait que les 50 % les plus pauvres de la planète n'étaient responsables que de 10 % des émissions mondiales, tandis que les 10 % les plus riches étaient responsables de 50 % des émissions de carbone. Pourtant, comme le fait remarquer Oxfam, ce sont les populations des pays pauvres qui sont les plus vulnérables aux changements climatiques. La discussion sur le

développement n'a pas eu lieu parallèlement à la discussion sur le changement climatique. Qu'est-ce que cela signifie pour les milliards de personnes qui produisent de la plus-value, mais qui vivent dans une pauvreté relative, qu'elles doivent participer à une conversation sur la réduction de la consommation ? Selon une étude récente de l'ONU, au moins 820 millions de personnes souffrent de la faim, tandis qu'au moins 2 milliards de personnes souffrent d'insécurité alimentaire. Ce sont des chiffres qui, obstinément, ne vont pas baisser. Ceux qui vivent avec la faim sont des travailleurs.Cette semaine, les Nations Unies ont accueilli cinq sommets sur la catastrophe climatique. Le Secrétaire général des Nations Unies, Antonio Guterres, **a déclaré** que deux mots définissent ces cinq réunions : ambition et action. Des manifestations mondiales pour défendre la planète ont eu lieu vendredi dernier et d'autres manifestations suivront. La conversation lors des réunions de l'ONU reste cependant bloquée par le refus des États-Unis et d'autres pays occidentaux de reconnaître qu'ils sont les principaux responsables de la catastrophe, car ils ont surutilisé leur part du budget carbone. L'espoir que ces pays contribuent de manière substantielle au Fonds mondial pour le climat s'est maintenant évanoui. Le montant minimum nécessaire se situe dans les billions de dollars américains, et non dans les faibles milliards qui ont été promis. On parle peu d'atténuation, de transfert de technologie, d'inégalité des émissions ou d'autres solutions substantielles aux causes profondes de la crise actuelle.

On ne peut pas parler du climat sans parler de l'éradication de la faim et de la pauvreté. Quel est l'intérêt de sauver la planète si des milliards de travailleurs meurent de faim ?

La souffrance n'est pas une marchandise. Il n'existe pas de marché primaire ou secondaire pour ce produit. C'est la terre et la pierre qui se trouvent dans l'estomac d'un être humain affamé, d'un travailleur qui participe à la chaîne de production qui aboutit à un iPhone.

Chaleureusement, Vijay.